

ÉTATS D'INIMITIÉ :

le méchant dans les caricatures de politique internationale

Parce qu'elle renvoie une image de l'Autre nécessaire à la construction de sa propre image, la caricature en relations internationales permet de comprendre par quels processus se crée et s'estompe un « méchant ». L'Autre servant de marqueur identitaire, l'image qu'en reflète la caricature dévoile à la fois son portrait et une représentation des craintes et ambitions nationales du pays dont elle émane, en matière de politique extérieure.

Nous examinerons des caricatures produites dans deux situations proches mais néanmoins différentes : l'Australie du premier XX^e siècle, face au Japon, et l'Estonie post-soviétique, face à l'ancienne puissance dominante. Dans ces images, animées par le but commun d'une dénonciation d'un impérialisme étranger, la mise en scène du méchant est inversement employée : tantôt appel à l'émancipation, tantôt appel à un parrainage externe. Nous verrons aussi que le destinataire de la caricature influence la férocité du dessin (selon qu'elle a vocation à une diffusion interne ou externe) : la cruauté dans le dessin n'est pas forcément le corollaire de la dureté du message exprimé. Cette

étude de cas révélera différents enjeux et traitements possibles de la caricature. D'où une série de questions : comment l'imaginaire collectif national, tel que relayé par la caricature, influence-t-il la politique étrangère d'un État ? Dans quelle mesure la caricature indique-t-elle le niveau de maturité d'une société donnée ?¹

Australie-Japon 1900 -1950

La pénétration blanche en Australie fut orchestrée à partir de 1788 par les Britanniques, qui ont vu dans cette terre une escale commode sur leurs longues routes commerciales. Dès lors, les habitants de l'île se considérèrent comme les gardiens des intérêts de Londres dans la région et, par extension, de la civilisation européenne. Cette vocation de « conservatoire militant » explique en partie le sentiment de supériorité des Australiens² et leur relatif mépris pour leurs voisins. L'Australie est « a God chosen country in the southern hemisphere as the guardian of the last part of the world in which the higher races can live and increase freely [...], as the missionary of Christianity, as the advanced base

for the protection of Anglo-Saxon superiority »³. L'entrée du pays dans le Commonwealth en 1901 a accru ce sentiment de supériorité au point que, jusqu'en 1905, la majorité des Australiens considéraient les Asiatiques comme des êtres inférieurs⁴. Mais à partir de cette date et jusqu'à la résolution du deuxième conflit mondial, l'Australie, héraut de la civilisation britannique, se sentit menacée par le « Péril jaune », plus particulièrement incarné par le Japon. En effet, l'archipel nippon se fit alors craindre non seulement pour son immigration massive et incontrôlable, mais aussi pour son militarisme. Deux victoires importantes révèlent l'existence du Japon sur l'échiquier mondial. D'une part, la victoire de Shimonoseki en 1895 permet aux Japonais de s'emparer de bases navales et de concessions commerciales en Chine. L'arrivée du concurrent japonais dans le « break up of China » marque durablement les Occidentaux et agit comme un révélateur de la fragilité de leur « domaine réservé » dans cette région. D'autre part, et c'est sans doute là le plus important pour notre propos, la victoire de 1905 contre l'empire russe choque les Occidentaux. Pour la première fois,

une nation « blanche » est battue par des non-européens. Ces éléments, renforcés par la relative méconnaissance de la lointaine puissance, contribuent à alimenter les craintes. On comprend ainsi mieux pourquoi le Japon, éveillé par l'ère Meiji⁵, occupe une place particulière dans l'imaginaire collectif australien puisqu'il se présente sur un pied d'égalité avec l'île. Aussi la crainte d'une invasion — en armes ou en hommes — est-elle omniprésente dans les caricatures des journaux australiens de l'époque.

D'abord outrageusement racistes, ces images stigmatisent l'ennemi par leurs représentations sanguinaires et cruelles des soldats, où la diabolisation est presque totale. Cependant, la vision du Japon n'est pas restée figée dans la caricature australienne, qui dans un second temps refléta certains des projets de politique extérieure australiens et finit par s'adoucir au fur et à mesure que crût l'intérêt pour une relation économique avec le Japon. En gros, on assiste à la transformation de l'image de l'ennemi « méchant redouté » à celle de « partenaire régional ». Or, ce qui fait l'intérêt d'une étude picturale de cette évolution, c'est que l'on perçoit ainsi nettement une double relation : d'une part, la diabolisation est proportionnelle à la crainte (l'autre est méchant puisqu'il fait peur, et non l'inverse), d'autre part, la diabolisation de l'autre a pour corollaire la mise en scène de sa propre innocence. Conformément aux critères mêmes de l'art de la caricature (si l'on s'en tient à la définition du mot, il correspond à « un dessin, une peinture, qui par le trait, le choix des détails, accentue ou révèle certains aspects »⁶, et n'est donc pas directement et en soi une image violente ou méchante), ces représentations sont de formidables révélateurs des processus à l'œuvre dans l'inconscient politique australien lui-même : les caricatures font loupe et montrent comment, par nationalisme réactif à l'égard de son énigmatique voisin, l'Australie prend conscience de son identité.

On l'a dit, la montée en puissance du Japon et les rivalités qu'elle entraîna exacerbèrent le sentiment d'insécurité d'une Australie sous-peuplée et aux ressources économiques prometteuses, inquiète de la poussée démographique et de la pénurie en matières premières de son voisin. Dès lors, le pays se présenta comme une victime, encerclée par les masses asiatiques. Or l'image de l'innocence et de la pureté du pays se voit illustrée dans les caricatures de cette époque par la figure allégorique d'un enfant — elle nous servira de fil conducteur.

La caricature de Norman Lindsay, *Sleeping at his homework*, (fig.1) est parue en 1901, au moment du renouvellement de l'alliance anglo-japonaise ; elle souligne les craintes du pays face aux conséquences de ce

rapprochement militaire. Mais 1901 est aussi l'année où l'Australie a opté pour une politique migratoire protectionniste, la « White Australia Policy », qui vise essentiellement à maintenir l'homogénéité de la société en évitant toute « déprava­tion asiatique ». Condensé des phobies australiennes, elle reste en vigueur jusqu'au deuxième conflit mondial. Reflet de ce contexte, le titre de la caricature appelle le pays endormi à la vigilance contre la menace d'une pénétration insidieuse du Japon, qui s'effectuerait par deux canaux : l'armée et la puissance des masses, symbolisées par le soldat de l'armée impériale. L'Australie doit se garder du militarisme japonais mais aussi de son émigration, de cette marée noire qui recouvrira tout le pays bientôt : la tache formée par l'encre du

Figure 1 : *Sleeping at his homework*, 1901 : apparition du thème de l'enfant.



pot tenu par le soldat forme la carte de l'île. Or la mission de l'Australie n'est-elle pas de préserver la race blanche dans cette partie du monde, comme l'indique le devoir (*Homework*) de l'enfant, intitulé « White policy » ? En représentant son pays sous les traits d'un enfant, Lindsay souligne la pureté du pays (et de la race) et conforte l'Australie dans sa position de victime du « péril jaune ». La jeune nation a beau s'appliquer, la malveillance du Japon — sous les traits d'un homme adulte — lui fait courir le risque de la confusion, pire : d'un stigmate racial — bref d'une mauvaise note du précepteur britannique. Cependant, ce dernier est justement l'adulte protecteur qui fait défaut dans ce combat inégal : on peut donc voir dans cette caricature un premier appel à une maturation de l'Australie et à la mise en place de son propre potentiel de sécurité. En effet, le frontispice *False security* indique les limites de la dépendance militaire envers la Grande-Bretagne et sa politique d'alliance.

La signature en 1902 d'un nouvel accord maritime défensif entre la Grande-Bretagne et le Japon mécontente grandement les Australiens, qui considéraient le Pacifique comme une *mare nostrum* mais aussi comme un formidable cordon sanitaire naturel les isolant du Japon. Ils redoublent donc de crainte face à « l'invasion d'une multitude ingouvernable de ressortissants japonais », mélange qui aurait pour résultat la « dépravation d'une race impériale »⁷. En agissant ainsi pour des raisons d'opportunisme impérial⁸, Londres ne nuit-elle pas à l'Australie ? C'est ce que suggère une caricature du Bulletin, intitulée *The Motherland's misalliance* (fig. 2). L'Australie ressent la signature de cette alliance comme une véritable trahison. Une fois encore, la représentation de l'Australie sous les traits d'un enfant est frappante. Elle montre bien que le pays s'inscrit dans un rapport filial à la Couronne, mais celle-ci est dénoncée comme une mauvaise mère : c'est elle qui donne une capacité de nuisance au voisin nippon. Le caricaturiste

aurait pu emprunter, par exemple, l'image du loup introduit dans la bergerie, mais il préfère jouer du motif du beau-père parâtre, fréquent dans le roman victorien. La représentation du marié japonais sous les traits d'un petit homme courbé stigmatise les préjugés raciaux et sexuels des Australiens à l'encontre de leur voisin. L'Australie, retranchée derrière sa *White Policy*, refuse les conséquences migratoires du rapprochement nippo-anglais. Parce que la Couronne est explicitement mise en cause dans la scène, cette caricature marque, dans la politique étrangère australienne, le point de rupture que l'exemple précédent laissait présager. En effet, les Australiens

se sentent humiliés de ce rapprochement et meurtris par l'attitude de la Grande-Bretagne, qui pour des raisons de *Realpolitik* renonce à la pureté de son identité. Dès lors, la caricature n'est-elle pas un appel à l'émancipation australienne ? Capable d'un regard critique sur la mère patrie britannique, l'enfant Australie va devoir trouver son secours ailleurs : il va lui falloir grandir.

La victoire japonaise de 1905 souligna le potentiel militaire du Japon mais aussi son éventuel rôle stabilisateur dans la région, il était donc plus sage de l'avoir pour allié que pour ennemi⁹, ce qui justifiait retrospectivement le « mariage » de 1902 : le Japon n'était

Figure 2 : *The motherland's misalliance*, 1902 : mésalliance de la mère-patrie. À Londres, le 12 février, le Ministère des affaires étrangères a annoncé la conclusion d'un traité d'alliance entre la Grande-Bretagne et le Japon. Britannia : « Maintenant, mon gentil petit garçon, je me suis remariée : voici ton nouveau père. Tu dois avoir beaucoup d'affection pour lui ». *The Bulletin*, 1902. L'Angleterre et le Japon continuèrent à faire pression pour une réforme plus ample de la loi sur l'immigration.



Estonie-Russie 1991-1999

pas, en somme, un trop mauvais beau-père. Cette prise de conscience entraîna une différenciation du Japon par rapport aux autres pays asiatiques : il appartenait désormais aux nations civilisées (dans le code symbolique de la caricature, on dira qu'il avait rejoint la famille). Mais, ébranlée par la signature de l'alliance anglo-japonaise et inquiète du militarisme japonais, l'Australie se chercha en outre un autre protecteur, les États-Unis. La rupture de la solidarité impériale n'intervint définitivement qu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, où l'Australie prit conscience de son immaturité politique. Elle affirme alors une politique étrangère propre lors des négociations de règlement de paix dans le Pacifique, au cours desquelles elle réclame une voix indépendante lors des pourparlers avec le Japon. Ce revirement et l'émancipation de la tutelle quasi maternelle de Londres est illustré dans une caricature du *Daily Telegraph* (fig. 3), où pour la première fois, l'Australie est dépeinte sous les traits d'un adulte. Significativement, le contentieux avec le Japon semble réglé : ennemi déclaré et vaincu, l'archipel ne fait plus peur, il n'est donc plus présent. En revanche, il semble bien que les comptes se règlent à présent avec la vieille tutelle. Tout se passe comme si, tandis que l'Australie se muait en un jeune homme puissant — c'est l'île qui est maintenant en position de force et de virilité — la Couronne vieillissait. L'Angleterre apparaît cette fois sous les traits d'un homme, gros, diminué et plus âgé : on peut interpréter cette scène comme la libération d'un fils qui quitte pour de bon la maison, déterminé à mener sa propre vie comme le montrent les projets militaires que tient le jeune homme. Désormais, l'Australie entend marcher sur sa propre voie. La figure de l'enfant, c'est-à-dire la représentation plus ou moins inconsciente sur laquelle s'appuyaient les caricatures du début du siècle, est comprise dans la mise en scène, et dénoncée comme une image périmée.

Toutefois, les ambitions australiennes furent vite encadrées par les États-Unis, partisans d'une « paix douce »¹⁰. Alors que le Japon devient un allié de poids dans la stratégie de containment du communisme (le « péril jaune » ayant cédé la place au « péril rouge ») et un garant de la sécurité régionale, on assiste à un déplacement des sentiments anti-japonais dans le domaine économique. La réapparition de l'anti-japonisme a eu lieu dans la contestation des pratiques commerciales des Japonais et de leurs méthodes de travail. En 1980, le rachat de Chrysler Australia par la firme Mitsubishi soulève une vague de protestations nationalistes qui illustre bien la persistance des préjugés australiens. L'évolution des relations nippo-australiennes et leurs incidences sur la formation de l'identité australienne soulignent le rôle de l'Autre en relations internationales. Trouver son méchant à soi, c'est très utile : la crainte du Japon a amené les caricaturistes à proposer, plus ou moins consciemment, une image nationale inscrite dans la dynamique d'une sorte de roman familial retraçant l'éducation de l'Australie. Si cette structure évoque celle des contes pour enfants, ce n'est sans doute pas un hasard : le changement de statut du Japon dans la rhétorique australienne reflète un processus de consolidation de la société australienne et son développement en tant que pays indépendant. L'ouverture de l'Australie à ses voisins asiatiques répond à une volonté politique d'ancrage régional.

Figure 3 : Représentation de l'Australie sous les traits d'un adulte.



Contrairement à l'exemple australien, l'Estonie paraît adopter une rhétorique plus pacifiste et dénuée de racisme. Ici, la caricature n'est pas une arme de peur mais plutôt un appel à la vigilance des populations estoniennes face à l'imprévisibilité du puissant voisin frappé par une crise identitaire consécutive à la perte de l'empire.

Incorporée de force à l'Union soviétique en 1940, la jeune république estonienne¹¹ devint vite l'un des fleurons de l'URSS. En effet, de par sa position géographique privilégiée, qui fait d'elle un carrefour entre l'Europe et la Russie, et de par son développement économique, la république socialiste soviétique d'Estonie se présentait comme une vitrine de la société communiste. Dès lors, les républiques baltes occupèrent une place importante dans l'imaginaire collectif russe. De plus, ces trois républiques se distinguaient par leurs installations militaires, qui faisaient de la mer Baltique, libre des glaces en hiver, un élément crucial du système d'alerte avancée de Moscou. Sur les 120 000 militaires soviétiques stationnés dans les États baltes au moment de l'indépendance en 1991, 30 000 se trouvaient en Estonie, et leurs installations stratégiques (la base de lancement de sous-marins nucléaires de Paldiski et son centre de formation) recouvraient plus de 2% du territoire. Au vu de ces chiffres, on comprend mieux pourquoi les Estoniens ont ressenti la présence des troupes russes comme une atteinte à leur souveraineté recouvrée.

Toutefois, la menace n'est pas uniquement militaire. On estime qu'environ 30% de la population estonienne est russophone, soit 530 000 individus. Ils sont essentiellement localisés dans les foyers industriels du nord-est du pays (dans certaines villes proches de la frontière russe actuelle, les russophones forment ainsi 96% de la population locale, comme à Narva et Sillamäe) et dans la capitale Tallinn, où ils sont 49%. Mise en œuvre



Figure 4 : *The Baltic Independent*, 9-15 septembre 1994 : la dénonciation du danger ne passe plus par un dessin agressif diabolisé mais peut revêtir un aspect ludique. (Dessin de Alar Pikkorainen)

immédiatement après l'annexion, la politique démographique de Moscou dans cette région s'était caractérisée dans un premier temps par des déportations massives de populations locales puis par une vague d'immigration russe à vocation essentiellement économique¹². Aujourd'hui, les Estoniens de souche considèrent les russophones comme des colons imposant leur langue, leur culture et leur religion. Ils craignent que cette forte minorité ne serve de prétexte à une tentative de normalisation depuis Moscou.

Les caricaturistes estoniens ont donc deux cibles de prédilection qui trahissent la crainte d'une reprise en main russe par le biais de deux vecteurs (proches de ceux que désignait la première caricature australienne) : les troupes russes et la forte minorité russophone en quête de statut juridique.

Le retrait des troupes russes a donné lieu à d'âpres négociations soldées par un traité imparfait le 26 juillet 1994. Tout au long des négociations, Moscou tente d'établir un *linkage*¹³ entre le retrait des soldats et l'obtention de garanties sécuritaires et sociales pour sa diaspora. Il est important de garder en mémoire la difficulté pour la Russie

de gérer et de faire accepter, dans un pays secoué par la crise économique, la sécession des républiques baltes : obtenir des concessions importantes atténuera le poids de leur perte. La tactique de Moscou est dictée par la doctrine de *l'étranger proche*. Établie en 1992 par le ministre des affaires étrangères, Kozyrev, elle stipule que le territoire de l'ex-URSS est un espace dans lequel la Russie doit défendre ses intérêts en utilisant tous les moyens disponibles y compris économiques et militaires. Les dirigeants baltes voient dans cette doctrine la résurgence de l'impérialisme russe et elle ne signifie pour eux que *temporairement à l'étranger*. L'abandon de ces bases pose un double problème à la Russie. D'une part, celui de la stabilité régionale car elle craint l'établissement à ses portes d'une zone grise de sécurité¹⁴ d'autant plus menaçante que l'Estonie souhaite adhérer à l'OTAN¹⁵. D'autre part, la perte des Etats baltes soulève le problème plus vaste de la gestion par la Russie de son statut post-impérial¹⁶. Les Etats baltes semblent donc porter la responsabilité symbolique de la chute de l'URSS. Comme préalable au retrait des troupes, Moscou stipule neuf conditions drastiques¹⁷ dans lesquelles le traitement

des minorités russophones conditionne la rapidité du retrait. Ces conditions touchent à des aspects stratégique (maintien des bases russes), géopolitique (renonciation à toute modification territoriale), économique et humanitaire (octroi de la citoyenneté aux russophones). La relation entre les minorités russophones et le retrait des troupes apparaît clairement dans ces exigences, le Kremlin allant même jusqu'à suspendre le processus de retrait à plusieurs reprises¹⁸.

Finalement, un accord est signé le 26 juillet 1994, prévoyant le départ des troupes pour le 31 août au plus tard. Pourtant, comme l'atteste la caricature d'Alar Pikkorainen (fig. 4), le départ n'est pas une fin en soi et la Russie reste menaçante. En effet, de nombreux contentieux¹⁹ restent en suspens et les concessions accordées par l'Estonie fragilisent sa position. Tallinn a accepté d'étaler le démantèlement, sous contrôle international, de la base nucléaire de Paldiski sur 5 ans, d'octroyer des garanties sociales aux militaires retraités russes et à leurs familles. La distribution de permis de séjour à ces militaires avive la crainte de la formation dans le pays d'une *cinquième colonne russe* qui pourrait servir, le moment venu, de soutien à une éventuelle

agression. Le fait que cette menace ne soit pas ouverte mais larvée au sein de la société peut expliciter la certaine bonhomie avec laquelle sont dépeints les soldats russes (la bonhomie de ce dessin dans une époque difficile des relations russo-estoniennes atteste du changement de style de la caricature : la dénonciation peut être forte sans que les traits du dessin soient agressifs, on peut frapper les esprits tout en adoptant un style pictural rond, simple.) Pas de figure sanguinaire ni cruelle, simplement des soldats à première vue sympathiques, mais qui sauront revenir par des moyens plus détournés qu'une annexion directe. La menace que représente la Russie pour le pays est plus insidieuse, floue et nettement moins palpable, mais peut se réaliser à travers de nouveaux vecteurs (officiers à la retraite, russophones). Dans cette mesure, le caricaturiste semble lancer à ses concitoyens un appel à la vigilance : la souveraineté ne sera complète que lorsque tous les problèmes seront réglés. Dans une moindre mesure, on peut aussi y voir une condamnation de la politique du gouvernement jugée trop « laxiste ». D'un point de vue strictement pictural, il est intéressant de noter combien symboliquement l'auteur oppose les cultures estonienne et russe. Les Estoniens sont représentés en costumes

traditionnels, apanages de leur identité propre, bien distincte des Russes, contredisant ainsi l'assimilation des deux populations sous le registre global des Slaves. Le but même de la caricature semble ici s'être transformé, elle n'est pas un instrument de diabolisation, elle ne repose plus sur la peur mais appelle au réalisme, à la vigilance.

Toutefois, la crainte de la résurgence de l'impérialisme ouvert n'a pas disparu pour autant comme l'atteste la caricature intitulée *Red Alert to the World* (fig. 5). La Russie est ici présentée sous les traits de l'Ours impérial, figure qui stigmatise la permanence de la tradition et des dangers que cette idéologie expansionniste comporte. Ville-frontière, Narva est peuplée à 96% de russophones qui refusent de reconnaître l'indépendance de l'Estonie. Elle offre toutes les conditions de reprise en main par la Russie, première étape dans une série de grignotages dans des régions présentant les mêmes caractéristiques démographiques. Les autorités locales russophones, hermétiques à la culture estonienne, organisent en juin 1993 un référendum sur l'autonomie locale, demandant, pour les plus extrémistes, le rattachement à la Russie. Le référendum a eu l'effet d'un électrochoc sur les Estoniens et a souligné la précarité de leur situation face à un si puissant voisin, relayé

par une forte minorité. Cette caricature révèle la crainte qu'inspire aux Estoniens la doctrine de l'étranger proche. Il est intéressant de remarquer qu'ils associent leur situation à des réalités aussi différentes que celle de la Crimée, de la Biélorussie, de l'Ukraine et du Kazakhstan où l'indépendance a donné lieu à de violents affrontements. La référence à la Lettonie (Riga), où la situation démographique est à peu près similaire mais où les conditions de retrait ont été plus avantageuses pour la Russie apparaît comme une sérieuse mise en garde. La remarque proposée pour l'Australie des années 1900 semble reconductible : l'autre est d'autant plus méchant (ici, d'autant plus ours) qu'il fait peur.

Pourtant en intitulant sa caricature « Alerte rouge pour le monde », l'auteur appelle à témoin la communauté internationale et veut ainsi éviter que son pays ne se trouve pris au piège d'un tête-à-tête inégal et réclame la présence d'un arbitre. Dans ce sens, l'auteur relaie la politique gouvernementale visant à internationaliser le retrait. La caricature revêt donc ici une dimension internationale : demandeuse d'aide, l'Estonie ne peut se permettre de faillir aux normes internationales d'acceptabilité en adoptant une attitude raciste à l'égard de son voisin. Symbole



Figure 5 : *The Baltic Independent*, 2-8 juillet 1993 : permanence de la menace russe. Malgré un dessin anodin, l'image de la dévoration est frappante.

du pays, la caricature doit se faire ici consensuelle (d'autant plus consensuelle que ce journal anglophone est dirigé vers les Occidentaux). Or, dès qu'elle est à vocation uniquement interne, elle peut retrouver son caractère racial comme le montre la caricature suivante. Si le problème de la minorité russophone reste au cœur des préoccupations des Estoniens, l'approche en 1998 n'est plus la même : en effet, on ne craint plus désormais une attaque directe, militaire de Moscou pour protéger sa diaspora mais les différends se focalisent sur l'élaboration de lois sur la citoyenneté. Après le départ des troupes russes, les autorités estoniennes doivent faire face à l'épineux problème de l'intégration d'une minorité russophone²⁰ dont plus de 80% ignorent la langue et la culture estoniennes. Le 26 février 1992, le Parlement adopte une procédure de naturalisation excluant les non-Estoniens, complétée le 12 juillet 1993 par la loi sur les étrangers limitant le droit de vote aux scrutins locaux. Tallinn refuse de donner la double citoyenneté aux russophones, ces derniers bénéficiant d'une période de transition de trois ans (1992-1995) pour opter pour l'une ou l'autre des nationalités. La dureté de ces lois vis-à-vis des russophones peut s'expliquer par la volonté estonienne de limiter les risques de désagrégation de la société tout en évitant de trop marginaliser ces populations déjà dans

des situations économiques difficiles. En 1995, seulement 70 000 russophones ont obtenu la citoyenneté estonienne, la faiblesse de ce chiffre s'expliquant par la difficulté du test de langue. Qui doit devenir Estonien ? Quels critères appliquer dans l'attribution de la citoyenneté ? Autant d'interrogations qui permettent le développement d'une approche plus cruelle des relations inter-ethniques comme le montre une *caricature* récente²¹ (fig. 6). Le contraste physique entre les deux communautés est marquant : le père estonien protège son unique enfant et arbore une allure occidentale tandis que le père russe est présenté avec de nombreux enfants, peu soignés et mal habillés, vraisemblablement plus pauvres que leurs compatriotes estoniens. On peut aussi noter dans cette caricature une connotation antisémite. L'Estonien, majoritairement athée, tourné vers l'occident refuse l'allure passiste que lui renvoient les russophones. La caricature fait allusion à une loi importante adoptée au moment de sa parution et qui accorde la nationalité estonienne à tous les enfants nés sur le territoire estonien après l'indépendance. Dès lors, l'image retrouve l'ironie : des enfants d'origine culturelle russe mais de passeport estonien œuvreront au développement économique d'une société dont l'enrichissement ne profitera pas à leurs parents non-

ressortissants. Le cynisme retrouve donc sa place dans l'art de la caricature dès lors qu'il ne s'agit plus de stigmatiser le « méchant ».

La peur que suscite l'Autre en relations internationales est utilisée de diverses manières. En effet, l'Estonie ne peut se permettre une attitude aussi agressive que l'Australie. Les données culturelles, historiques et géopolitiques de l'Estonie sont telles qu'elle doit modérer son ressentiment à l'égard des russophones. De plus, et c'est là un élément fondamental, l'attitude de Tallinn à leur égard semble conditionnée par ses buts de politique étrangère : l'intégration aux structures politiques et sécuritaires européennes. Le traitement « pacifique » de la Russie en caricature semble donc s'inscrire dans la stratégie pro-occidentale de Tallinn. En reflétant compréhension et mansuétude, la caricature soutient ce but.

Les exemples australien et estonien permettent ainsi d'appréhender deux approches de l'utilisation de la caricature en relations internationales. Alors que dans le premier cas, la caricature est une arme de diabolisation de l'ennemi fondée sur des présupposés raciaux, elle revêt en Estonie une approche plus réaliste, dédramatisée afin de sensibiliser la population à une menace concrète. On passe donc de la fantaisie au pragmatisme. Toutefois, l'utilisation de la caricature suit un cheminement inverse dans ces deux pays : fortement hostile en Australie, elle s'adoucit à mesure du rapprochement nippo-australien pour se déployer à un niveau inférieur, celui des relations économiques et commerciales. En Estonie, par contre, elle gagne, au fur et à mesure de la consolidation de la souveraineté nationale un domaine plus sensible, celui du nationalisme, propice à des



Figure 6 : Päävaleht, 9 décembre 1998. En haut à gauche : « Les enfants sont notre avenir* » ; sur le mur à droite : traduction en russe de la citation estonienne mais corrigée pour donner la version suivante : « vos enfants sont notre avenir » ; en bas : « *dédié à la loi sur la citoyenneté ».

dérèpages racistes (la caricature s'avère donc malléable et apte à refléter un tel glissement). Comment la toute nouvellement libre Estonie revendiquant son européanité et sa culture occidentale aurait-elle pu dépeindre son voisin russe sous des traits racistes ? N'aurait-ce pas été une négation de ses efforts de retour au sein de l'Europe, ou plutôt, de la représentation tolérante sur laquelle l'Europe se bâtit ? Maintenant que cette filiation est acquise, la caricature peut retrouver sa vocation originelle. Ici, il semble donc que le degré de « cruauté » d'une caricature dépend de l'image même que souhaite refléter de son pays le caricaturiste. La férocité du dessin n'est plus ainsi un élément de définition, de réussite ou encore d'impact de la caricature mais paraît plutôt être tributaire d'un certain pragmatisme. En effet, l'image de l'Autre permet de prendre conscience de ses propres limites (cas de l'Australie infantilisée) mais elle permet aussi la (re)connaissance internationale (une Estonie respectueuse des normes internationales et déterminée à éviter une guerre civile offre une image rassurante).

Reste que dans les deux cas, la prise en compte d'un « méchant » et sa traduction sous forme de caricatures et de parodies est un élément fondateur, structurant l'identité nationale au point qu'une nation ne saurait exister sur la scène internationale sans se confronter à ses voisins. Dans ce sens, l'art de la caricature sert de révélateur à un pays, une situation donnés. La figure du méchant semble bien permettre d'y gérer un conflit larvé, sans pour autant que l'Autre soit traité en ennemi. Peut-on pour autant en conclure que la caricature est l'exutoire pacifiste de courants belliqueux et un lieu d'affrontement imaginaire entre pays au point de faire d'elle un élément stabilisateur des relations internationales ? Son rôle dans les relations internationales est en tout cas évident, dans la mesure où elle permet une identification et un positionnement des pays les uns par rapport aux autres, confirmant ainsi sa pertinence et son utilité dans le déroulement des liens interétatiques contemporains.

Fanny MARCHAL

-
1. Le faible échantillon de la présente étude ne nous permettra qu'une esquisse de nos hypothèses.
 2. Ce sentiment peut paraître surprenant lorsque l'on se souvient que jusqu'en 1838 l'Australie fut un bagne. Cependant, c'est peut-être justement parce qu' exilés, ils avaient été désignés comme les parias de la société anglaise, que les affranchis voulurent faire de l'Australie un exemple de rigueur et de vertu britanniques, par une sorte de défi compensatoire. Ils furent ainsi amenés à se penser les survivants de la civilisation occidentale dans un environnement hostile.
 3. « Un pays que Dieu a choisi dans l'hémisphère sud pour garder la dernière partie du monde dans laquelle les races supérieures peuvent vivre et prospérer librement (...) en tant que missionnaire de la chrétienté, en tant que base avancée de la protection de la supériorité anglo-saxonne », Werner Levi, *Australia's outlook on Asia*, Westport, Greenwood Press, 1958, p. 6.
 4. Werner Levi, op. cit., p. 15.
 5. Du nom de l'empereur, cette période entamée en 1868 marque le début de la modernisation et de l'industrialisation du Japon calquées sur des modèles de développement européens. Initialement pensée pour répondre à la pénurie en matières premières et à la poussée démographique de l'archipel, l'ère Meiji s'accompagne d'un volet militaire offensif.
 6. Le Petit Robert, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993.
 7. Werner Levi, op. cit., p. 19.
 8. En effet, la Grande-Bretagne sentant ses intérêts menacés à la fois par l'expansionnisme de la Russie aux portes de l'Inde et celui de l'Allemagne dans le Pacifique, trouve dans le Japon un allié de revers.
 9. Werner Levi, op. cit., p. 25.
 10. Les Australiens se sentirent lésés par le traité de paix du 13 août 1951 qui ne leur accorda ni réparation ni restriction des armements japonais.
 11. L'Estonie a été indépendante du 24 février 1918 au 1^{er} août 1940. Son intégration forcée dans l'URSS, au terme d'une cession négociée lors du pacte germano-soviétique du 23 août 1939, a été effective en 1941.
 12. Alors que les Estoniens représentaient 93% de la population en 1939, ils ne sont plus que 62% en 1994.
 13. Technique élaborée pendant la Guerre froide consistant à lier deux enjeux de politique extérieure afin d'en obtenir la satisfaction.
 14. Par zone grise de sécurité, on définit une aire géographique de sécurité incertaine, pouvant dérapier en conflits. C'est une zone sensible où la stabilité est fragile et précaire.
 15. Pour Andreï Kozyrev, « a complete pullout of the Russian forces would create a security vacuum which would be filled by forces hostile to Russian interests. », « Troops to stay ? », *The Baltic Independent*, 21-27 janvier 1994. « un retrait total des troupes russes créerait un vide sécuritaire qui serait comblé par des forces hostiles aux intérêts russes » (notre traduction). Ce sentiment est renforcé par le fait que les États baltes sont les seules ex-républiques soviétiques qui ont refusé de participer à la Communauté des États Indépendants (CEI).
 16. « We must keep those bases because if the Baltic States separate completely, we will be almost cut off the Baltic sea. We would lose everything that Russia has gained since the time of Peter the Great. » : « Nous devons garder ces bases car si l'indépendance des États baltes est complète, nous serons pratiquement coupés de la mer Baltique. Nous perdons alors tout ce que la Russie a gagné depuis Pierre le Grand. », (notre traduction), Anatol Lieven, *The Baltic revolution : Estonia, Latvia, Lithuania and the path to independence*, New Haven, Yale University Press, 1993, p. 205.
 17. Pour le texte complet, Dzintra Bungas, « Progress on withdrawal from the Baltic States », RFE / RL Research report, vol. 2, n° 25, 18 juin 1993, p. 52.
 18. Le 29 octobre 1992, un décret présidentiel suspend le retrait pour violation des droits de l'homme.
 19. Il s'agit principalement du contentieux frontalier sur la région du Petseri, de la réclamation de dédommagements économiques pour les dégâts écologiques causés par l'URSS, et du statut des russophones.
 20. Seuls les Russes qui avaient obtenu la citoyenneté estonienne avant le 16 juin 1940 — date de l'ultimatum russe pour l'annexion de l'Estonie — se sont vu restituer un passeport estonien.
 21. Reproduite dans le numéro du mois de janvier 1999 de la revue littéraire Vikerkaar, p. 64.